

Les parcs de Frederick Law Olmsted

Claire Saint-Georges

Volume 40, Number 164, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Georges, C. (1996). Les parcs de Frederick Law Olmsted. *Vie des arts*, 40(164), 13–15.

LES PARCS

DE FREDERICK LAW OLMSTED

Claire Saint-Georges

ACTUALITÉ
PHOTOGRAPHIES - ARCHITECTURE



Frederick Law Olmsted en perspective : photographies
de Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James
Troisième exposition du cycle Le Siècle de l'Amérique
Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baille, Montréal
Du 16 octobre 1996 au 2 février 1997

*Bethesda Fountain, Central Park,
New York City, janvier 1990*
Épreuve par procédé chromogène,
non montée, 35,4 x 45,5 cm
Centre canadien d'architecture
et Robert Burley 1996



Vue du parc du Mont-Royal le long de l'avenue du Parc, Montréal, 1994.
Epreuve argentique à la gélatine, non montée, 13,5 x 32,6 cm
Collection Centre canadien d'architecture
Geoffrey James 1996

■
Photographier des parcs urbains à travers l'Amérique : voilà l'activité à laquelle se sont livrés Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James pendant six ans. Ce genre de commande s'appelle une mission. Mission délicate puisqu'il n'est guère concevable de photographier un parc tout entier et à tout instant. Alors voici des climats, des moments, des jeux de lumières. Ils restituent les charmes et les plaisirs d'une promenade dans un parc. Un rendez-vous d'intelligence et de grâce.

Quelque 74 parcs considérés comme les plus représentatifs de l'œuvre paysagère de Frederic Law Olmsted ont été choisis par Cynthia Zaitzevsky et photographiés de 1990 à 1996 par Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James. Un ensemble de 940 épreuves ont été retenues pour faire partie de la collection permanente du Centre canadien d'architecture (CCA) et 155 d'entre elles constituent l'exposition *Frederick Law Olmsted* en perspective organisée par David Harris, conservateur associé de la Collection de photographies du CCA.

Cette exposition est la troisième du cycle consacré au *Siècle de l'Amérique*. Lancée par Phyllis Lambert, directeur du CCA, cette initiative s'efforce de considérer d'un point de vue critique les principales expressions de l'architecture de l'Amérique. Le CCA a présenté jusqu'ici tout d'abord sous le titre *Scènes de la vie future*, l'attraction de l'Amérique sur l'Europe (Vie des Arts, no 160, automne 1995); puis, *Frank Lloyd Wright: inventer un paysage américain, 1922-1932* (Vie des Arts, no 163, été 1996). Le troisième volet du cycle offre une suite directe à la précédente exposition. En effet, si Wright cherchait à déplacer les villes à la campagne, Olmsted, lui, réussit à intégrer la campagne à la ville. D'après Nicholas Olsberg, conservateur en chef du CCA: «Chacun à leur façon, les deux grands architectes traduisent l'ambivalence des Américains à l'égard de la ville, la nostalgie d'un passé rural ou d'une nature sauvage.»

LA PLACE D'UN ARBRE

Pour cerner la conception d'Olmsted à propos des espaces verts aménagés dans les villes, le CCA n'a pas eu recours à des maquettes et à un jeu de comparaisons

Le Canadien Robert Burley (né en 1957) a réalisé ses épreuves par procédé chromogène au moyen d'un appareil 4 sur 5 (10,2 sur 12,7 cm). L'Américain Lee Friedlander (né en 1934) a travaillé en noir et blanc, utilisant un Leica, un Hasselblad de 21/4 sur 2 1/4 et un appareil panoramique. Quant au Britannique Geoffrey James (né en 1942), il a aussi travaillé en noir et blanc, optant pour un appareil 8 sur 10 (20,4 sur 25,4 cm) et un appareil panoramique.

avant/maintenant. Les organisateurs ont préféré procéder en suscitant une réflexion fondée sur une suite de témoignages visuels étalés sur une période de six ans. Ils ont choisi ceux de trois photographes — Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James — provenant de trois pays différents mais surtout connus pour leur sensibilité et leur style à l'égard des paysages et notamment des paysages urbains. Ce que le visiteur observe c'est l'évolution du regard et, par là, du témoignage des artistes. Ceux-ci se laissent gagner par leur sujet comme le spectateur se laisse prendre par leurs photographies. «En revisitant chaque parc au fil des années, note Robert Burley, j'ai découvert que les lieux se réinventaient constamment, non seulement au gré des saisons et des activités qu'on y pratique, mais aussi grâce à l'immense talent de leur concepteur. Olmsted avait l'art d'influer aussi bien sur le paysage que sur la manière d'y faire évoluer les gens. Le fabricant d'images que je suis, essaie de prévoir comment ses photographies seront vues et comment il parviendra à déplacer le regard sur l'image. Je crois qu'Olmsted a remarquablement réussi à prévoir mes déplacements à travers ses paysages. Même si j'en étais pleinement

conscient, et que je m'efforçais d'emprunter d'autres chemins, je me surprénais à suivre l'itinéraire qu'il avait tracé. C'est vraiment extraordinaire d'en arriver à ce résultat, surtout quand on considère l'échelle et la complexité de la plupart des sites. Au début, j'ai cru qu'Olmsted s'était concentré davantage sur certaines parties des lieux. Pourtant non. Il avait conçu le site dans sa totalité, d'une extrémité du parc à l'autre.»

En fait, chacun des photographes avait une gageure impossible à gagner dans la mesure où l'essence même d'un site naturel est de changer constamment ne serait-ce qu'au gré des saisons. Aucune photo ne restituera jamais les perpétuelles transformations des parcs d'Olmsted. Mais, comme le signale Geoffrey James, il est arrivé aux trois artistes de photographe le même arbre. C'est dire combien paraît crédible «le sentiment qu'Olmsted avait une raison précise de placer l'arbre à cet endroit et que nos images viendraient le révéler.» À travers ces propos, le visiteur de l'exposition perçoit ce que le point de vue des photographes peut avoir de personnel et de poétique!

LE TROPISME DES LIEUX

À ce sujet, les trois photographes parlent aussi du désir de transmettre l'essence d'un lieu. Ils y parviennent chacun à leur manière. Friedlander a exploré les variations — les tropismes? — des paysages par le biais des jeux d'ombres et de lumières. Ses clichés prouvent combien la perception d'un lieu tient à une modification du point de vue ou encore

simplement au type d'appareil qui sert à capter les images. Robert Burley s'est attaché à mettre en relief les divers caractères des activités humaines définies en fonction des rapports qu'entretiennent les constructions fixes (allées, fontaines, ponts) et leur environnement végétal (pelouses, haies, bosquets). Geoffrey James s'est plu davantage à saisir des moments; les lieux qu'il montre sont des lieux de rendez-vous: dans un instant va surgir quelqu'un, à moins qu'il ne soit trop tard...

La notoriété d'Olmsted provient surtout de ses parcs urbains parmi lesquels le Central Park, à Manhattan; le Prospect Park, à Brooklyn; le Parc du Mont-Royal, à Montréal. Cependant son immense production comprend des réseaux de parcs comme l'Emerald Necklace, à Boston; des quartiers suburbains comme Druid Hills, à Atlanta; des campus universitaires comme celui de l'Université Stanford à Palo Alto, en Californie; des domaines privés comme le Biltmore, propriété de George Vanderbilt à Asheville, en Caroline du Nord; des parcs nationaux comme celui de la vallée de Yosemite, en Californie.



Vue vers le sud à travers l'étang de Central Park, New York, État de New York, 1991
Epreuve argentique à la gélatine non montée
21, 8 x 32, 7 cm
Collection Centre canadien d'architecture
Lee Friedlander 1996

Certes les parcs conçus par Olmsted au siècle dernier ont été transformés. Les vues que proposent aujourd'hui Robert Burley, Lee Friedlander et Geoffrey James ne témoignent pas de ce changement. Cependant elles fixent un instant l'évolution de ces parcs. L'une des grandes qualités d'Olmsted consistait justement à laisser aux espaces qu'il aménageait, la liberté de poursuivre leur vie au gré des saisons et des événements, ainsi que de leurs éventuels aménagements. Les photos témoignent en silence de cette intention. Libre à qui les regarde d'estimer

qu'un parc tire son caractère de ses monuments ou de ses statues comme invite à le penser parfois Robert Burley; ou bien que sa singularité repose sur ses restes ou ses ruines comme tend à le croire Geoffrey James; ou bien, enfin, qu'il tire son charme comme l'imagine peut-être Lee Friedlander, de la nostalgie de sa luxuriance primitive: forêt ou jungle. □